

Colette Audry

Rien au-delà



Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE

Extrait de la publication

Rien au-delà

DU MÊME AUTEUR

Éditions Gallimard

- On joue perdant*, 1946.
Aux yeux du souvenir, 1947.
Derrière la baignoire, 1962 (prix Medicis).
L'Autre Planète, 1972.
La Statue, 1983.
L'Héritage, 1984.
Françoise l'Ascendante, 1986.

Autres éditeurs

- Soledad-théâtre*, 1956, Denoël (prix des U-Prix Melman).
Léon Blum ou la politique du juste, Julliard, 1955 ; repris chez
Denoël, 1977.
Sartre et la réalité humaine, Seghers, 1966.
Les Militants et leurs morales, Flammarion, 1976.

Colette Audry

Rien au-delà

Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par
Patrick Guyomard et Maud Mannoni

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

**© by Éditions Denoël, 1993
73-75, rue Pascal, 75013 Paris
ISBN 2 207 24011-8
B 24011.8**

Remerciements

Ces lettres de Colette Audry, écrites entre avril 1988 et juin 1990, ont toutes le même destinataire : François. Nous remercions Yvette Roudy de l'avoir convaincu qu'il détenait sans doute la dernière œuvre d'un écrivain.

Ces remerciements vont aussi aux diverses personnes dont le prénom, parfois le nom, apparaît dans ces lettres : Henriette, Annie, E., Marianne ou Jean Poperen.

Ils vont aussi à un ami de François, Philippe, et à Danièle qui ont été les artisans d'une retranscription intelligente et fidèle.

Ils vont encore à Jean-François Minder, héritier moral des lettres de sa mère, et à François lui-même que rien ne forçait à les livrer et qui préfère la discrétion.

Ils vont enfin — on devrait dire : d'abord — à Colette Audry elle-même.

AVANT-PROPOS

Durant les deux dernières années de sa vie, Colette Audry échange avec un moine inattendu une correspondance d'une rare densité littéraire. Elle fait de son correspondant son « unique public » : il devient le support, mais aussi l'adresse, d'une question concernant sa propre exigence de vérité et sa soif de perfection éthique. Elle renoue par là avec un des aspects de son adolescence décrite avec une telle intensité dans *La Statue* (1983).

C'était dit, écrivait-elle alors, à propos de sa lecture de *Zarathoustra* — *On avait permission de se lancer dans l'héroïsme avec sa passion pour tremplin.*

A deux ans de sa mort — Colette n'en connaît pas l'*hora certa* mais n'est pas sans savoir que ses jours sont comptés — elle se met donc à remonter le temps afin de tenter, comme sujet, de saisir sous l'angle d'une vérité sans concession son rapport à sa propre vie. Une « deuxième tranche » d'analyse somme toute — la première ayant eu lieu plus de trente ans auparavant.

Au moment d'avoir à quitter la vie, Colette entend faire le point pour elle, grâce à son interlocuteur lointain, et laisser ainsi un message posthume. C'est à ce prix

RIEN AU-DELA

qu'elle peut ensuite, dans une volonté de maîtriser l'inacceptable, laisser tomber comme un couperet : « Pour moi, c'est fait, c'est réglé. »

Rappelons pour mémoire cette remarque qu'elle fit à propos d'*Œdipe à Colone* lors d'un Séminaire de Lacan, près de quarante ans auparavant (le 12 mai 1955) : « N'est-ce pas entre le "je ne suis rien" et la mort que doit passer ce qui peut se substituer à un humanisme ? Entre ce qu'on ne sait pas encore et la fin demeure une vie à remplir. »

Au lecteur, à présent, d'aller à la rencontre de Colette, là où la vie laisse encore venir ce qui sera son dernier mot.

Maud Mannoni.

13 avril 1988

Cher Monsieur,

J'ai reçu votre écrit hier, je l'ai lu le soir d'une traite. Je ne vous parlerai aujourd'hui que de ce que j'en pense. J'ouvre toujours avec appréhension les manuscrits provenant d'un proche de quelqu'un de mes proches. Arrivée au bas de la deuxième page ou à peu près, je n'avais plus d'appréhension. Et quand je suis arrivée au bout, j'ai été sûre que ce que je venais de lire était, d'un bout à l'autre, d'une qualité unique. Mais j'ajoute tout de suite, pour situer au plus juste mon sentiment, qu'il est possible — je ne dis pas certain ni même probable — il est possible que cette histoire dite ainsi m'ait atteinte en un point sensible, dont j'ignorais, du reste, qu'il existât. Bref, je risque, sans vous connaître, de me trouver d'emblée dans le camp de ces personnes dont vous dites que « l'affection ou la sympathie troublent le jugement ».

Et certes, je n'ai perçu aucune ressemblance entre ce petit garçon et moi. C'est plutôt un phénomène de résonance qui s'est produit, comme lorsqu'on perçoit, dans des circonstances exceptionnelles, des harmoniques très éloignés.

Ce qui me frappe le plus, c'est que vous ayez trouvé, dès votre coup d'essai, le ton exact (pour rendre ce mélange d'humour, de subtilité, de dignité discrète et de deux ou trois autres choses encore), comme si vous n'aviez pas pu faire autrement, mais c'est à cela qu'on reconnaît un écrivain justement.

Je vous laisse réfléchir là-dessus. Et, à mon tour, je vous remercie de m'avoir donné ces pages à lire,

Colette Audry

4 juin 1988

Cher Monsieur,

Quel plaisir m'a fait votre lettre ! Et d'autant plus que vos réactions étaient pour moi tout à fait particulières et inattendues. La phrase que vous mettez en exergue ¹, par exemple, je me souviens que le jour où je l'ai écrite, j'ai eu le sentiment que j'arrivais à formuler au mieux quelque chose à quoi j'attachais une extrême importance. Ensuite, lorsque je l'ai relue, soit avant de remettre le manuscrit, soit sur le texte imprimé, il m'est apparu que c'était une des phrases les plus importantes de tout le livre. Or, personne ne l'avait jamais remarquée. Je ne parle pas des critiques, dont ce n'est pas le travail après tout de relever une observation de ce genre, mais bien de tous ceux de mes amis qui ont aimé le livre.

Quant à Mathilde, curieusement, tous ceux qui m'en ont parlé m'ont dit qu'ils n'arrivaient pas à se la représenter. Vous êtes en somme le premier pour qui elle existe, bien que je n'aie pas su, en somme, vous la peindre.

Et pour revenir encore à la pureté de l'attention, j'avais toujours perçu le silence des autres là-dessus comme vaguement décevant. Puis je m'étais dit que c'était sans doute naïveté à moi que de vouloir que les autres attachent autant de prix que moi à ce qui avait été mon souci, mais non le leur, après tout. Le fait que vous soyez le seul à me justifier ne relativise pas votre opinion, parce que vous avez fait à la phrase un sort exceptionnel.

J'arrête là, mais je voudrais vous remercier.

Colette Audry

1. « Je me suis avisée un jour qu'avancer ne signifiait pour moi désormais que : voir plus loin. Je me dis parfois que si j'ai conquis quelque chose dans la vie, ce n'est peut-être bien que cela : la pureté de l'attention », *La Statue* p. 47, Gallimard 1983.

13 juin 1988

Cher Monsieur,

Je me sens en retard de choses que j'aurais à vous dire, que suggèrent vos lettres, ou que je voudrais vous répliquer. Vous répliquer vraiment, plutôt que vous répondre; à commencer par ceci : que Mathilde ne m'a jamais rendu un devoir taché de café au lait; relisez *La Statue*, il s'agit de l'année d'avant quand j'étais encore à Privas. Je reconnais bien là votre malveillance à l'égard de Mathilde. Je le sais bien que je l'ai idéalisée. Toute la question, c'est qu'il y a des amours passées, sur lesquelles on porte un (beau ?) jour un regard dessillé, et d'autres dont le souvenir résiste non pas à l'analyse et à la lucidité mais au désenchantement. Et cela n'a rien à voir avec l'intensité de la passion qu'on a pu éprouver. Et je n'ai pas trouvé pourquoi il en est ainsi.

Autre chose, je me réfère à votre avant-dernière lettre : dire que la personne qui a écrit *La Statue* est en quelque sorte antérieure à sa rencontre avec Mathilde, c'est à la fois vrai et pas vrai sans doute, mais ça ne peut avoir de sens pour moi. Je ne suis pas sûre que, sans Mathilde, je me serais donnée à la littérature, j'aurais pu être ingénieur chimiste ou géologue ou médecin. D'un autre côté, quand je parle de cette adolescente « coincée », je pense à ce que j'étais devenue dans la séparation, raidie contre l'oubli. Si je n'avais pas été arrachée à Saint-Brieuc, tout aurait pu évoluer autrement, d'une manière imprévisible.

Et, pour finir, non, Mathilde ne me, ne nous apparaissait pas comme une vieille fille avant l'âge; sa drôlerie la rendait plus jeune à nos yeux que les plus jeunes de ses collègues. Et surtout, il me semble qu'à mes yeux à moi, elle était surtout quelqu'un qui se fichait d'être une vieille fille ou pas. En quoi je me trompais peut-être car, après tout, elle était de ces générations de filles pour lesquelles il n'est pas resté beaucoup de contemporains ou de jeunes aînés en 1918.

RIEN AU-DELA

Tout cela dit, je serais de bien mauvaise foi si je ne reconnaissais pas qu'en effet elle existe bel et bien pour vous et que vous me donnez, par moments, l'impression de « brûler » quand vous en parlez, comme dans le jeu aux yeux bandés.

Colette Audry

19 juillet 1988

Cher Monsieur,

Quelques remarques après lecture de votre lettre, tout spécialement le passage qui concerne votre public.

1) Nous n'avons pas à nous soucier du public qui nous lira. Ce qui ne veut pas dire qu'on n'écrive *que* pour soi : on écrit pour *dire* certaines choses à des gens dont on ne sait pas très bien ce qu'ils sont, mais dont on perçoit qu'ils vous correspondent de quelque façon. Et, naturellement, on aime mieux qu'ils soient le plus nombreux possible, le plus largement humains, et, en plus, les « intellectuels » n'ont pas bonne presse par les temps qui courent.

Mais il semble que ce qui doit seul compter pour un écrivain, c'est la chose suivante : l'aboutissement d'une chose écrite, c'est d'être imprimée, afin d'être mise à la disposition *du* public (je ne parle pas, naturellement, des lettres privées). C'est le destin d'un manuscrit. Il lui faut passer par cette épreuve. Il se peut que ce soit un four, mais même un four laisse la possibilité que, vingt ou cinquante ans plus tard, un snob intellectuel découvre l'œuvre, et qu'à ce moment-là les critiques littéraires s'étonnent qu'une telle merveille ait pu rester ignorée. Cela dit, entre le vif succès et le four, il y a toute une gamme. Parmi les choses que j'ai écrites, deux ont eu un réel succès, d'autres ont « bien marché » ou « assez bien marché », deux sont restées à peu près sans écho, ce ne sont pas ces dernières que j'aime le moins. En tout cas, elles ont toutes couru leur chance. Et, ce qui m'irrite dans le refus de l'éditeur, c'est qu'il vous refuse de courir cette chance.

2) Remarque, en passant : je constate à propos de votre amie, que son opinion de caractère sinon négatif, du moins dissuadant, est celle d'une psychanalyste, c'est-à-dire quelqu'un qui ne peut pas ne pas se sentir interpellé par un texte de ce genre. Et si bien interpellé, du reste,

RIEN AU-DELA

qu'elle s'empresse de l'oublier dans le filet du compartiment ! Je le constate, je ne sais qu'en conclure. Je pense tout de même que ça affaiblit sa position. Très amicalement,

Colette Audry

Faverges, le 27 juillet 1988

Cher Monsieur,

Et d'abord, ci-dessus mon adresse jusqu'au 16 ou 18 août, que j'oublie chaque fois de vous donner. J'oublie aussi, depuis quelque temps, de vous répondre sur *Nulpar*¹. Ce qui vous a donné le temps, d'ailleurs, de trouver tout seul la réponse (on manque toujours de distance quand il s'agit de soi). Ce serait, en effet, un très beau titre, mais qui n'est pas justifié par votre manuscrit, le rapport n'apparaît pas profond. Dois-je dire : pas justifié dans son état actuel (ce qui impliquerait, sinon des modifications, du moins des adjonctions importantes), ou : pas justifié dans son esprit même (et donc ne pouvant convenir qu'à une *autre* œuvre), je n'en sais rien. Il me semble en tout cas que ce mot de Nulpar joue sur deux choses (comme ces dessins qu'on peut voir en creux ou en relief) : 1) sur la naïveté d'un enfant qui s'imagine que Nulpar est un lieu — on va Nulpar, on se dirige vers — ; 2) et en même temps sur l'intuition d'un enfant, qui devine très bien que Nulpar ne peut pas exister. Le double mouvement très bien perçu par Lucie qui le traite alors de philosophe. Car ce Nulpar est, en effet, comme ces « espaces parallèles » des légendes arthuriennes, où l'on pénètre on ne sait comment, et qu'on ne peut retrouver une fois qu'on en est sorti. C'est un lieu métaphysique, c'est-à-dire impossible. C'est donc la rencontre d'un enfant avec l'énigme de la création. *La Fatalité* est plutôt sa rencontre avec l'énigme du psychisme des grandes personnes.

Et maintenant, la réponse de l'éditeur : elle est d'une écoeurante fadeur. Le ou les deux (c'est généralement le nombre) lecteurs qui ont été chargés de rapporter n'ont pas compris. En somme, il y a dans le comité de lecture de ces éditions — qui ne sont pas n'importe lesquelles, dont on peut dire qu'elles font partie de l'aristocratie des

1. Titre que l'auteur du manuscrit a pensé un moment lui donner.

éditions — des gens qui ne sont *pas assez* des « intellectuels ». A mettre, pour finir, à leur crédit, le soin qu'ils ont pris pour rédiger un commentaire un peu circonstancié — ce qui est rarement le cas. Bref, ils ont pris la peine de.

J'en arrive, pour finir, au plus agréable, c'est que si mes lettres vous donnent du plaisir, les vôtres m'en donnent beaucoup. Il y a quelque chose de si irrémédiable dans l'affaiblissement de la vieillesse que c'est un bonheur imprévu de découvrir qu'on n'est pas plongé dans un malheur global, que des choses neuves peuvent arriver, que des commencements peuvent encore avoir lieu. Votre entrée dans ma vie aura marqué pour moi l'année, alors que les sept ou huit précédentes avaient été au contraire marquées par *rien*.

Et voilà que j'allais oublier de vous parler de Léon Blum. Le livre de Lacouture est, je crois, avec le *Mendès*, son meilleur. Ce sont des sommes — ce que le mien n'est pas du tout. J'ai voulu faire un portrait psycho-politique de l'homme, j'ai recherché un principe inspirateur. Je ne crois pas m'être beaucoup trompée. Reste que, si j'écrivais ce livre aujourd'hui, je serais sans doute un peu moins sévère, tout au moins dans la forme. Mendès m'a dit un jour que c'était un livre cruel, je préfère sévère. Et, après tout, je lui rends justice, au-delà me semble-t-il de ce qu'un homme politique peut espérer puisque je dis qu'il a réussi dans son procès ce que Socrate n'avait pu réussir dans le sien.

Et pour finir définitivement, oui j'ai des colères (je n'aurais pas pensé que ça pouvait se lire dans mon écriture, bien que les écritures me disent toujours quelque chose). Non, je n'ai rien contre les psychanalystes en général, certains sont mes amis, ils m'ont beaucoup appris, et il y a, pour moi, un avant et un après la lecture de Freud. Mais, mais, mais...

Et sur les intellectuels, ce sera pour une autre fois. Toute cette partie de votre lettre m'a bien amusée.

Très amicalement à vous,

Colette Audry

Rien au-delà

Durant les deux dernières années de sa vie, Colette Audry échange avec un moine bénédictin une correspondance d'une rare intensité littéraire. Elle fait de son correspondant son "unique public" : il devient le support, mais aussi l'adresse d'une question concernant sa propre exigence de vérité et sa soif de perfection éthique.

Rien au-delà : il n'y a rien au-delà de la douceur que peuvent s'apporter, dans cette vie, deux êtres qui s'écoutent et s'ouvrent mutuellement "une possibilité illimitée de s'exprimer". Mais si cette vie vient à manquer, on se trouve sur un seuil au-delà duquel il n'y a rien. Sauf le noir absolu.


Avec François, une chance se présente, pour Colette, de ne pas mourir sans s'être dite jusqu'au bout.

L'auteur (1906-1990): Femme de lettres, témoin exceptionnel de son temps, Colette Audry fut membre du comité directeur du Parti socialiste (1971-1981), présidente de l'Institut d'études et de recherches socialistes (ISER). Le 29 novembre 1989, elle reçut le prix de l'Union rationaliste. Amie de Sartre, de Simone de Beauvoir, Colette Audry a aussi suivi (avec Jean Hyppolite et Octave Mannoni) les premiers séminaires de Jacques Lacan. Elle entreprit pour elle-même une tranche d'analyse.

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par
Patrick Guyomard et Maud Mannoni

Illustration de couverture:
Pieter Brueghel (1528-1569)
La Fenaison (détail)
Prague - Galerie nationale



B 24011.8 
ISBN 2.207.24011.8